Digitized by the Internet Archive
in 2016

https://archive.org/details/b22363919

FACULTÉ DE MÉDECINE
DE MONTPELLIER.

PROFESSEURS.

Messieurs :	
CAIZERGUES, Doyen.	*Clinique médicale.*
BROUSSONNET.	*Clinique médicale.*
LORDAT.	*Physiologie.*
DELILE, *Suppl.*	*Botanique.*
LALLEMAND, Président.	*Clinique chirurgicale.*
DUPORTAL.	*Chimie médicale et Pharmacie.*
DUBRUEIL.	*Anatomie.*
DELMAS.	*Accouchements.*
GOLFIN.	*Thérapeutique et matière médic.*
RIBES.	*Hygiène.*
RECH.	*Pathologie médicale.*
SERRE.	*Clinique chirurgicale.*
BÉRARD.	*Chimie générale et Toxicologie.*
RENÉ, *Exam.*	*Médecine légale.*
RISUENO D'AMADOR.	*Pathologie et Thérapeutique gén.*
ESTOR.	*Opérations et Appareils.*
.....	*Pathologie externe.*

Professeur honoraire : M. Aug.-Pyr. DE CANDOLLE.

AGRÉGÉS EN EXERCICE.

Messieurs :	Messieurs :
VIGUIER.	JAUMES.
BERTIN, *Ex.*	POUJOL.
BATIGNE.	TRINQUIER, *Sup.*
BERTRAND.	LESCELLIÈRE-LAFOSSE.
DELMAS fils.	FRANC.
VAILHÉ.	JALLAGUIER.
BROUSSONNET fils.	BORIES.
TOUCHY, *Examinateur.*	

La Faculté de Médecine de Montpellier déclare que les opinions émises dans les Dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

N° 18

17.

ESSAI

SUR LA

NECESSITÉ DE CONNAITRE L'INFLUENCE QUE LE MORAL EXERCE SUR LE PHYSIQUE DANS LES MALADIES.

THÈSE

Présentée et publiquement soutenue a la Faculté de Médecine de Montpellier, le 21 Février 1840.

par Laurent-Cyprien BOREL,

de Tallard (Hautes-Alpes),

ex-chirurgien externe de l'Hôpital St-Eloi de Montpellier.

ὁ βίος βραχύς, ἡ δὲ τέχνη μακρή...
ΙΠΠΟΚ. Αφο... ά.

pour obtenir le grade de docteur en medecine.

MONTPELLIER,
Imprimerie de X. JULLIEN, place Marché-aux-Fleurs.

1840.

A MONSIEUR BERTRAND,

PROFESSEUR-AGRÉGÉ

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE MONTPELLIER.

La bienveillance dont vous m'avez honoré, et les sages conseils que j'ai puisés auprès de vous, m'ont inspiré les sentimens d'une vive reconnaissance, dont je vous prie d'agréer ici la faible expression.

L.-C. BOREL.

A MON PÈRE ET A MA MÈRE!

Un tel hommage ne peut pas compenser, sans doute, tous les sacrifices que vous avez faits pour moi; mais je vous l'offre comme un gage de mon sincère et respectueux attachement.

AUX MANES

DE MON

GRAND-PÈRE BOREL

ET DE MA

GRAND-MÈRE FERRIER,

QUE LA MORT VIENT DE ME RAVIR.

regrets!....

A MON ONCLE FERRIER, MAIRE A TALLARD, ET A SA FAMILLE,

amitié.

A MON COUSIN ET AMI L. LOMBARD,

souvenir.

A mes autres parents et amis!

L.-C. BOREL.

ESSAI

SUR LA

NÉCESSITÉ

De connaître l'influence que le moral exerce sur le physique dans les maladies.

Ce n'est point le corps qui, par sa bonne constitution, fortifie l'âme, mais c'est l'âme bien réglée qui, par son autorité, maintient le corps en parfaite santé.

(PLATON, L. 3 DE REPUBLICA.)

L'HOMME, parvenu à son développement le plus parfait, résulte de l'association de deux puissances qui agissent et réagissent l'une sur l'autre réciproquement, quoique formées de nature différente. L'une organisée, c'est l'être physique; l'autre immatérielle,

c'est l'être moral ou intelligent. La première est commune à l'homme, aux animaux et aux végétaux. La seconde est l'apanage de l'homme seul; c'est d'elle qu'il tire toute sa force; par elle, il peut être appelé à juste titre, le roi de l'univers.

Ces deux puissances qui paraissent d'abord si étranges, et dans leur nature, et dans leurs propriétés, ne sauraient cependant exister l'une sans l'autre; au contraire, elles doivent toujours être dans des rapports intimes et constants, sans quoi on ne reconnaitrait plus le chef-d'œuvre de la création. En effet transportons-nous pour un moment dans un établissement d'aliénés? Voyons-nous dans les malheureux qui l'habitent, l'image de l'être le plus parfait de l'organisation, en comparant en même-temps ces infortunés avec les personnes qui, en sortant, se trouveront sur notre passage. Apercevrons-nous? dans les premiers cette physionomie animée, cette démarche assurée, cet œil plein de feu, véritable miroir où viennent se peindre les vertus et les passions. Assurément que nous n'hésiterons pas un instant à faire une différence immense entre ces deux classes d'individus.

Mais si ces divers caractères physiques ne suffisent pas à eux seuls à constituer l'homme, les signes moraux ne pourraient pas non plus en donner une idée plus exacte, puisque ceux-ci ne sont qu'une conséquence des premiers, et que dans l'état des choses

de ce monde où il n'y a point d'organisation, il n'y a point de faculté.

La connaissance de l'influence que ces deux principes exercent l'un sur l'autre remonte aux siècles les plus reculés, et se perd dans la nuit des temps. Pindare nous apprend qu'Esculape obtenait des guérisons inouies, en récitant des vers et en étalant son éloquence.

Platon aurait même voulu qu'on refusât le titre de médecin à celui qui n'aurait pas su tirer un parti avantageux de l'action des agents moraux, et qui se serait contenté de connaître celle des médicaments.

L'immortel Hippocrate, dont le nom se rattache à presque toutes les branches de l'art de guérir, nous fait une loi de s'insinuer jusque dans les cœurs de nos malades, afin de bien connaitre les modifications que les passions pourraient occasionner, et de prévenir le désordre et le trouble qu'elles pourraient introduire dans l'économie; aussi est-ce en découvrant l'amour que Perdicca avait pour Phila, que le divin vieillard de Cos le guérit, plutôt que s'il avait employé des remèdes d'une autre nature.

Galien va jusqu'à dire que les fièvres les plus dangereuses sont dues aux affections de l'âme, que les émotions qu'elle éprouve sont si puissantes, qu'il a vu souvent un grand nombre de malades revenir à la santé, en apprenant une nouvelle agréable, tan-

dis qu'une facheuse en avait précipité une infinité dans la tombe : au reste, il ajoute qu'il n'est aucune affection du corps qui ne puisse devenir plus grave par les affections de l'ame, que celles-ci, de quelle nature qu'elles puissent être, méritent beaucoup plus de soin de la part du médecin que les affections corporelles ,. *Adeo potentes sunt motus animi, ut multi morbis sæpe ex delectatione liberati : multi rursus ex nimia conturbatione in morbos, inciderint. nullus est autem corpore, affectus tantus, ut vehementior animæ affectibus esse possit. Qua propter minimè sunt hæ affectiones negligendæ, qualescumque tandem fuerint sed diligentior istarum quam corporis passionum habenda ratio* (1).

Le médecin de Pergame, non content d'avouer ce principe, y conformait sa conduite ; aussi, il fait observer qu'il guérissait, chaque année, plusieurs malades, en s'appliquant seulement à régler les affections de l'âme.

La grande influence de ce qu'on appelle le moral sur le physique est un fait général incontestable. Tous les praticiens qui ont succédé aux deux grands fondateurs de la véritable médecine, à Hippocrate et à Galien dont nous venons d'exposer les opinions sur

---

(1) Liber de tuenda sanitate.

ce sujet ; tous ceux qui , à leur exemple , ont obtenu de grands succès , les doivent autant à l'appréciation de l'influence que la nature morale avait sur la nature physique , qu'aux vastes et profondes connaissances que la pathologie et la thérapeutique pouvaient leur procurer.

C'est principalement dans le développement et la propagation des épidémies qu'on peut faire cette remarque. Nous n'avons qu'à nous rappeler ce qui s'est passé, il y a à peine quelques années , lorsque le choléra-morbus , ce fléau dévastateur qui , après avoir été enfoui pendant des siècles dans l'Inde , près des bouches marècageuses du Gange , en sortit pour porter successivement ses ravages dans l'Asie , et arriver ainsi dans le Nord de l'Europe qu'il invahit; continuant peu-à-peu ses effrayants progrès , il parut enfin au milieu de nous. C'est dans cette occasion que l'on put juger de l'influence du moral sur le physique. Toutes les personnes qui se laissaient abattre aux premiers prodrômes de cette cruelle maladie , et qui étaient sourdes à toutes les consolations que la religion et une saine philosophie auraient pu leur offrir , mouraient subitement, malgré l'emploi des médicamens qu'on croyait leur être le plus efficaces : tels que les anti-phlogistiques , les calmants et une foule de préparations anti-dysentériques , etc. , au lieu que les mêmes médicaments donnés à d'autres personnes plus courageuses et animées de meilleurs sentiments, revenaient très-promptement à la santé.

D'après ce qui précède, l'on comprend aisément combien il importe à l'homme, en qui sont confiés les intérêts les plus chers de l'humanité, d'être, non seulement médecin, mais encore de joindre à cette qualité celle de philosophe. Pour avoir le premier de ces titres, diverses sciences, telles que l'anatomie, la physiologie, la pathologie, etc., lui sont indispensables; de même, pour devenir philosophe, il est une autre genre d'étude à faire, c'est celle des passions.

Les passions sont des modalités du sens intime; elles nous manifestent son existence; elles sont la vie de l'âme et la santé du corps. Heureux l'homme qui sait les contenir dans de justes bornes! Quoique les effets qu'elles produisent sur l'agregat vivant, soient différents, selon leur nature, néanmoins elles contribuent au maintien de la santé. L'homme ne pourrait vivre sans ces divers changements; il faut que son cœur passe successivement d'une passion à une autre, sans quoi la vie lui serait un fardeau, (ce sont les passions qui m'ont fait vivre, disait Jean-Jacques Rousseau).

Les effets que les passions font éprouver à l'économie, disons-nous, sont différents; les uns, tels que ceux qui résultent de l'amour, de la joie, etc., donnent du ton et de l'élasticité à la fibre, augmentent en nous la force et l'énergie, nous rendent

fiers et audacieux, tandis que ceux produits par la tristesse et la peur nous jettent dans la prostration la plus grande, nous énervent, et affaiblissent le ton de nos organes. Tant que les passions sont modérées, elles sont le mobile du monde moral ; ce sont elles qui enfantent les grandes actions, comme les grands crimes ; ce qu'il y a de mieux à faire, c'est qu'il soit toujours permis à la raison de les gouverner à son gré ; autrement les hommes, qui auraient le plus mérité l'estime de leurs semblables, ne tarderaient pas à commettre les crimes les plus horribles ; car, il n'est pas de milieu entre ces deux états de l'âme, l'expérience nous l'atteste tous les jours. Remarquons, par exemple, cette jeune personne qui aura été frustrée dans ses espérances, qu'un amant infidèle aura abandonnée ; elle passera aussitôt de la coquetterie la plus recherchée à une dévotion outrée ; il s'ensuivra nécessairement, de ce changement si brusque, des altérations dans la santé ; semblable à un fleuve impétueux, qui rencontrant dans son cours une digue insurmontable, est obligé d'abandonner sa première direction pour s'en frayer une nouvelle; de quel côté qu'il coule, c'est toujours le même fleuve.

Lorsque les passions sont portées à l'excès, elles sont très préjudiciables à la santé de l'homme.

« Toutes les passions tumultueuses, (dit l'ingénieux auteur de la médecine de l'esprit, le Camus)

» troublent la circulation du sang , la respiration et les
» sécrétions. Il en résulte mille symptômes qu'on ne
» peut attribuer qu'à tous ces désordres occasionnés par
» des troubles de l'ame ; voyez les personnes attaquées
» de vapeurs, de mal-hypocondriaque, de l'affection hys-
» térique, combien elles souffrent, et quelle est la bizar-
» rerie de leurs maux. Les émotions trop vives de l'âme
» en sont presque toujours les causes primitives et
» les causes qui les entretiennent; l'amour , la haine ,
» la jalousie la crainte , les chagrins , les inquiétudes
» et toutes les suites des passions effrénées, enfantent
» cette iliade de symptômes qui n'épargnent aucune
» partie du corps. La tête souffre de douleurs cruel-
» les ; elle éprouve des vertiges et des tiraillements
» singuliers ; la poitrine est affectée d'une toux
» continuelle , sans aucune expectoration ; la respi-
» ration est si difficile que le malade craint d'être
» suffoqué ; les fréquentes palpitations lui font appré-
» hender la mort à chaque instant ; le bas-ventre
» est attaqué de coliques, de douleurs vagues , de
» constrictions particulières , de battements d'artères ;
» les membres se roidissent et entrent souvent en con-
» vulsions ; la peau est tantôt d'une couleur pâle et
» livide, tantôt d'un jaune foncé ou d'un rouge fort
» vif; mais nous ne finirions pas, s'il fallait faire une
» énumération exacte de tous les phénomènes si variés
» qu'on observe dans ces maladies. Le plus grand mal,
» c'est que l'esprit est affecté, et cause au corps mille

» sensations aussi réelles, que s'il était tourmenté par » des causes évidentes. »

Les passions possédent, comme personne n'en doute, le fâcheux privilége de pervertir les fonctions et de rendre malade le corps non moins que l'esprit. Nous voyons tous les jours la digestion être troublée par un excès de colère, le corps de certains individus réduits à la sécheresse la plus grande, par le défaut de nutrition ammené par une longue et profonde tristesse.

La manière de sentir n'est pas la même chez tous les hommes : l'âge, le sexe, le tempérament, les maladies, mettent entr'eux de notables différences ; elle varie souvent chez le même individu, selon qu'il habitera tel ou tel climat, selon les institutions civiles qui le régiront. Il n'est pas jusqu'au régime et au genre de travail auquel il sera obligé de se livrer, qui ne puisse le modifier puissamment.

Après avoir, au commencement de cette dissertation, démontré d'une manière succincte, à la vérité, les rapports qui existent entre le moral et le physique, nous sommes entrés dans quelques considérations générales sur les passions ; il nous resterait à passer en revue chaque passion en particulier, et à examiner quel est le rôle qu'elle joue dans l'économie animale, pour pouvoir juger de son influence. Vu que ce travail serait long et difficile, nous nous bornerons à jeter un coup-d'œil rapide sur celles que le médecin peut

observer le plus fréquemment, et que nous réduirons au nombre de cinq : la colère, la tristesse, la joie, l'amour et la peur.

LA COLÈRE.

La colère est un mouvement de l'âme, qui fait que nous nous emportons avec véhémence, et sans reflexion contre ce qui peut porter atteinte, soit à notre honneur, soit à notre vie, soit à notre fortune. Cette passion produit sur nos organes des effets très apparents : le sang monte à la tête, la figure s'anime d'abord ; les yeux deviennent saillants et larmoyants, le pouls est rélevé, grand, véhément, vite et fréquent (1) ; l'homme, en proie à cette affection, s'agite de tous ses membres ; il ne peut rester assis, aucun instant ; il s'assied machinalement pour se relever, porter ensuite les mains dans tous les sens, tantôt c'est pour s'arracher les cheveux, tantot c'est pour vomir des imprécations contre le ciel ; en un mot,

---

(1) Iræ altus est pulsus, magnus, vehemens, celer, creber. (Galien, de pulsibus, ad tirones.)

il est dans un véritable délire passager ; il est semblable à l'animal privé de la raison ; comme lui après s'être déchainé, il rompt et brise tout ce qui est au devant de lui ; il se livre à la fureur sans crainte, comme sans remords. Il peut alors commettre les actions les plus déshonorantes, puisqu'il a perdu la plus belle de toutes les facultés, celle de commander à ses passions, de modérer leur fougue et leur transport : aussi toutes les maladies les plus terribles qui peuvent venir affliger l'espèce humaine ont été engendrées par cette passion. Que d'épilepsies, de manies n'a-telle pas occasionnées ? Sauvages nous rapporte l'exemple d'un homme qui, s'étant mordu le doigt dans un transport de colère, eut dès le lendemain toutes les symptômes de la rage, et mourut (1).

Les exemples des personnes mortes à la suite d'un violent accès de colère ne sont pas extrêmement rares : je rencontre dans les notes que j'ai recueillies au cours de M. Golfin, une observation qui peut trouver ici sa place; je vais tacher de la retracer (24 juillet 1839).

Un père de famille légua à ses enfans une petite fortune ; un meuble qui fesait partie de cet héritage, fut l'objet des plus vives contestations entre le frère et la sœur. Pendant qu'ils étaient acharnés à se dire

---

(1) Dissertations sur la rage.

mutuellement des paroles très injurieuses, il survint le mari de cette dernière, qui, bien loin de chercher à les appaiser, à les calmer, se rangea du côté de sa femme; le combat ne put durer long-temps, attendu que les forces n'étaient pas égales, puisqu'ils étaient deux contre un. Celui-ci perdit aussitôt connaissance; il pâlit; on envoya chercher un médecin qui crut avoir à faire à une apopléxie séreuse; il prescrivit un purgatif. L'emploi de ce remède, loin d'apporter du soulagement, hâta la mort de cet époux.

Probablement que, si le chirurgien n'avait pas été si hardi et qu'il eut eu recours aux traitements moraux, le malade serait revenu de cet état convulsif.

Les inconvénients de la colère ne sont cependant pas toujours aussi meurtriers et aussi désolants. Hippocrate les regardait comme très avantageux dans les paralysies. Gaubius et Valeriola, disent avoir obtenu le même succès. Borrichius rapporte qu'il parvint à débarasser un homme qui était atteint d'une fièvre quarte, contre laquelle tous les autres moyens avaient échoué, en provoquant un violent accès de colère.

J'ai entendu dire à M. le professeur Rech, médecin en chef des aliénés à l'hôpital général de Montpellier, qu'un jeune homme de Castres, agé de 16 ans, après avoir donné des preuves non équivoques d'aliénation mentale, fut emmené au quartier des

aliénés, pour être confié à ses soins. A peine y fut-il entré, et se fût il aperçu qu'il était au milieu des fous, qu'il entra dans un délire furieux, et demanda pourquoi on l'avait introduit, dans un tel endroit ; on lui repondit que c'était parce qu'il était fou. Il s'opéra aussitôt un si grand changement dans son esprit qu'il se calma peu à peu, et passa la nuit suivante dans le repos le plus parfait ; il a toujours été tranquille, quoique depuis cette époque il se soit écoulé un laps de temps de douze années.

Les actes de Copenhagues attestent qu'un jeune homme, qui était muet depuis quatre ans, recouvra la parole dans un accès de colère très fort.

Le traitement à opposer à cette passion doit varier suivant les caractères. Il est certains individus, peu expansifs, à tempérament nerveux, qui se concentrent tellement en eux-mêmes, que de très graves malheurs peuvent en être la suite: ainsi un homme éprouve un sentiment d'oppression à la région précordiale. Le meilleur moyen à mettre en usage, serait de continuer à l'entretenir de l'objet qui l'a plongé dans cet état, et de le lui rendre plus hideux encore, si une saine philosophie pouvait toujours le permettre, afin de porter à la périphérie, cette espèce d'*excrétion* morale dont l'évacuation le soulagerait certainement.

On peut prescrire aux malades, ainsi affectés, une potion anti-spasmodique ; des bains tièdes et tempérés,

des boissons acidulées peuvent être mis en usage.

Il en devra être bien autrement chez les hommes à tempérament sanguin et vasculaire chez lesquels tous les mouvements se portent à l'extérieur. La substitution d'un objet différent à celui qui les a irrité, et sur lequel ils puissent se décharger du poids qui les opprime ; savoir les en éloigner d'une manière plus ou moins indirecte ; la vue d'une tendre épouse, la présence d'une famille chérie, les amusements les plus variés, pourront opérer le plus salutaire changement. Il faut aussi faire écarter toutes les personnes que le malade aurait en aversion. M. Delmas nous a cité plusieurs fois qu'il était, tous les jours, témoin du retard qu'occasionnait dans les accouchements qu'il pratiquait, la présence d'une personne qui n'était pas en parfaite intelligence avec la femme qui était en travail d'enfantement.

Outre ce traitement, il en est un autre qui peut être appelé prophylactique. Nous avons déjà dit précédemment que la colère était la cause de maladies très fâcheuses : telles que l'apoplexie, la rage, l'épilepsie. Pour les prévenir, il faudrait faire usage d'un régime végétal, s'abstenir de toute espèce d'aliments échauffants et de liqueurs spiritueuses, se livrer chaque jour à une exercice modéré. L'influence qu'une bonne éducation peut avoir, est une source inépuisable où le médecin philosophe doit puiser tout ce dont il a besoin,

pour aller au devant de ces désordres, en dévoilant aux malades les idées les plus immuables de la providence, et en dorant les plus sombres images de la mauvaise fortune, par la perspective d'un meilleur avenir; c'est, dis-je, par l'emploi de tels moyens qu'on pourra éviter de malheurs irréparables, qui laissent toujours à leur suite d'affreux remords, faits pour ronger l'âme et empoisonner la vie. L'histoire fourmille d'exemples qui prouvent jusqu'à quel point ce que nous avançons, peut être vrai : « un Empereur Romain, Adrien, après » avoir, dans un accès de colère, poché un œil à un » de ses esclaves, le fit venir ensuite et lui demanda ce » qu'il désirait pour la perte de son œil ; cet esclave » ne répondit rien d'abord; mais pressé une seconde » fois par l'Empereur, il dit : je ne réclame que l'œil » qui m'a été enlevé, parce qu'il n'y a pas de récom- » pense assez grande pour me dédommager de cette perte».

« Alexandre-le-Grand, dans un violent accès de » colère, tue son plus cher ami Clytus, son confi- » dent; revenu un peu plus calme, il reconnait sa faute, » il en a horreur; la vie lui devient insupportable, et » il veut se donner la mort.

DE LA TRISTESSE.

La tristesse est une affection de l'âme qui provient ou d'un bien perdu ou d'un mal survenu.

Ses effets sont plus ou moins lents ; mais ils n'ont pas d'interruption; c'est un feu qui nous consume peu à peu. L'âme oublie de faire prendre au corps ce qu'il faudrait pour entretenir la vie ; cette passion, conduit, si l'on n'y prend garde, au dernier degré de marasme et à la mort. C'est une de celles qui sont le plus énervantes ; elle ne se contente pas à se manifester extérieurement, mais tous les organes splanchniques en éprouvent une fâcheuse atteinte ; principalement le cerveau, les facultés intellectuelles netardent pas à se troubler ; l'homme triste est bientôt mélancolique, maniaque ; il a beau faire pour cacher sa position, tout en lui décèle ce qu'il est ; son front se ride, ses yeux deviennent caves et enfoncés, ses sourcils se froncent, des rides verticales se dessinent à la racine du nez. Tous les traits de la face prennent un aspect qui leur est propre ; il survient un abattement dans tous les membres ; toutes les fonctions sont plus ou moins altérées. La respira-

tion est difficile, le pouls est petit, languissant, lent et rare. Si la tristesse n'a pas atteint son plus haut degré, les larmes coulent en abondance ; mais desquelle a acquis son *summum* d'intensité, elles tarissent. Enfin arrive un moment où elle est tellement violente qu'elle éteint le flambeau de la vie.

Les ravages que cause la tristesse diffèrent suivant que les personnes qui en sont trop affectées, appartiennent à telle ou telle autre classe de la société ; ainsi, j'ai observé que toutes les personnes malades qui viennent de la campagne du département de l'Hérault ou des départemens environnans, sont plus profondément affectées que celles qui habitent nos cités, qui entendent tous les jours parler de sang-froid des opérations les plus graves. Chez les premières, les forces sont tellement anéanties, que le chirurgien le plus insinuant, ne peut parvenir que très rarement à inspirer le courage nécessaire ; tandis que chez le citadin, il suffit de lui exposer sans détours, les avantages et les inconvéniens qu'il y a à agir ou à différer, qu'aussitôt il s'arme de force et de courage contre tout ce qu'il aura à souffrir.

Les deux exemples suivans qui se sont passés, l'année précédente, sous nos yeux, le prouvent mieux que tout ce que nous pourrions dire.

---

(1) Tristitiæ pulsus parvus, languidus, tardus et rarus est (Galien, de pulsibus ad tirones.)

PREMIERE OBSERVATION.

A la fin du mois de juillet dernier, entra à l'hôpital St-Eloi, salle des blessés, nº 44, le nommé Joudinard, cultivateur, âgé de 66 ans, habitant un village voisin.

Cet homme s'offrit avec une gangrène sénile, au pied gauche, s'étendant jusqu'à deux ou trois doigts au-dessus de l'articulation tibio-tarsienne. L'état général du malade était assez bon; toutes les fonctions s'exécutaient d'une manière à-peu-près normale, excepté celle du sommeil. Ce malheureux ne dormait pas depuis deux mois. Voyant que les remèdes qu'on avait employés étaient infructueux, il demanda à être opéré. Le chirurgien en chef reconnut à son tour, que c'était l'unique moyen à opposer aux progrès du mal. L'amputation fut donc pratiquée, le 31 juillet. On réunit les bords de la plaie avec quelques points de suture. Le malade fut transporté dans son lit. Une potion antispasmodique lui fut administrée. Il fut très tranquille dans le courant de la journée. Il goûta, la nuit suivante, ce qui surprend, les douceurs d'un sommeil réparateur. Le lendemain se passa aussi bien que la veille. Tout semblait promettre une guérison parfaite, lorsqu'à la visite du surlendemain, quelques élèves, après avoir examiné le malade, croyant n'être pas entendus par lui, dirent : *On a beau faire, il est perdu.* Mais le malade,

qui était attentif, à tout ce qui se passait autour de lui, en fut si vivement frappé, qu'il tomba dans un abattement, tel que M. Serre, s'apercevant que la sérénité qui était peinte sur la physionomie de son opéré, s'était effacée, lui en demanda le motif. Celui-ci raconta le fait, et malgré tout ce qu'on put lui dire pour le dissuader de ce qu'il avait entendu, il continua à être triste et chagrin, pendant quelques jours, après lesquels il succomba.

Sans doute que le malade, dont il s'agit, aurait pu mourir à la suite de l'opération, puisqu'il est plusieurs auteurs qui ont avoué que les personnes dont les membres étaient atteints de gangrène sénile, ne survivaient pas, lors même que l'amputation aurait été pratiquée avec toutes les chances de succès. Cependant, M. Serre nous a rapporté, entr'autres, deux cas qui tendraient à faire croire que cette proposition n'est pas aussi absolue qu'on pourrait le penser. Le premier, c'était chez une femme qui vint à l'hôpital avec un bras sphacélé ; on en fit l'amputation et la malade guérit. Le second, c'était chez un vieillard de 70 à 80 ans, qui vit encore, demeurant dans un village voisin de Montpellier. Cet homme portait une gangrène sénile à l'un des pieds, M. Serre l'opéra ; il réussit également.

IIe OBSERVATION.

Pendant que j'étais chirurgien-externe à l'hôpital

St-Eloi, il arriva dans mon service, François Bouchier, militaire réformé, âgé de 24 ans. On le plaça au n° 36 de la salle St-Côme. Il portait au genou droit une tumeur blanche, qui rendait cette partie deux fois plus volumineuse qu'elle n'était auparavant. On avait déjà employé divers moyens, tels que les sangsues, les vésicatoires, les émolliens, etc. Ce militaire était même allé aux eaux de Bourbonne, lorsque M. Lallemand lui proposa la cautérisation transcurrente. Le jeune soldat s'y prêta sans peine; on lui promena, le 27 janvier, quatre raies de feu autour du genou, des cataplasmes de farine de lin furent appliqués sur cette partie. Après quelques jours, le chirurgien en chef croyant avoir obtenu quelque amélioration, engagea le malade à supporter une seconde cautérisation; c'est ce qui eut lieu le 25 janvier; il montra un plus grand courage encore que la première fois, quoique les raies longitudinales et transversales dont le genou fut sillonné, fussent plus larges et plus profondes. Ces plaies, ainsi produites, se cicatrisèrent comme auparavant, à l'exception d'une petite située à la face interne et supérieure du tibia, qui laissait couler toujours un pus mal élaboré et très-abondant. Quoiqu'on eut fait usage d'un bandage compressif, l'articulation était toujours la même. Bouchier y ressentait de douleurs sourdes.

M. Serre, ayant repris le service, s'aperçut qu'il y avait fluctuation; il fit une ponction qui donna issue

à une énorme quantité de pus. Malgré le courage stoïque que ce brave militaire manifestait, néanmoins, il s'affaiblissait de jour en jour; il avait une fièvre lente; il digerait mal le peu d'aliment qu'il prenait. L'inspection de sa poitrine avait fait reconnaître la présence de quelques tubercules; son teint était devenu pâle; la suppuration était tellement considérable, qu'en peu de temps il serait descendu dans la tombe. Que faire dans une telle circonstance! l'abandonner à la nature, lui qui était prêt à tout subir. Non, le chirurgien de Montpellier fit mieux, il sacrifia sa réputation à la vie de son client. Celui-ci lisait sur le front de tous les élèves qu'il était inévitablement perdu. Il suffit de quelques paroles que M. Serre lui adressa, pour dissiper sa tristesse et ranimer son courage, qui ne s'est point démenti jusqu'à sa sortie de l'hôpital.

Parmi les causes les plus communes qui conduisent à la tristesse, on peut mettre en première ligne la misère. Si nous voulons bien jetter un regard sur la société au milieu de laquelle nous vivons, nous y verrons un grand nombre de familles qui ne peuvent prolonger leur existence (si ce n'est qu'une main étrangère vienne leur offrir du secours) qu'avec un travail assidu et continuel de leur chef; et si malheureusement il survient à ce dernier une maladie, qu'un accident imprévu le prive de l'un de ses membres, que par suite il faille se soumettre à une opération majeure, il s'affligera sur

le sort de sa femme et de ses enfans, et cette seule raison pourra ralentir la marche de la guérison, l'aggraver même.

Je me rappellerai toujours ce maître d'armes dont l'observation est insérée dans le compte rendu de M. le professeur Serre, 1827. Ce sont ses paroles que je vais transcrire textuellement.

Vous avez tous probablement présent à la mémoire le souvenir de ce maître d'armes du genie qui, revenant de la chasse, vit son fusil éclater dans sa main gauche. Le désordre qui en résulta fut si grand, qu'il fallut en venir sur-le-champ à l'amputation de l'avant bras ; et tout semblait présager un succès complet, lorsque, le soir même de l'opération, le blessé qui jusque là avait montré la plus grande fermeté, tomba dans un état d'affaissement et de tristesse vraiment fait pour inspirer les plus vives craintes. Surpris de ce changement qui venait de s'opérer, je questionne le malade, et j'apprend que ce qui le tourmente et l'accable, c'est de songer qu'il ne pourra plus à l'avenir donner du pain à sa nombreuse famille. Que faire en pareille circonstances ? Je me rendis sur-le-champ auprès du chef du corps auquel il appartenait, qui, plein de bonté pour ce malheureux sous-officier, me permet de lui conserver le poste qu'il avait avant l'accident. Satisfait du résultat de ma démarche, je retourne à l'hôpital et je raconte à ce militaire ce que vous venez d'entendre. A l'instant sa figure se ranime, le pouls se relève, la chaleur se

rétablit, les forces semblent renaître à vue d'œil ; dès ce moment, le malade marche à grand pas vers la guérison.

Nous observons, tous les jours, dans les hôpitaux une maladie, qui d'abord n'en est pas une, mais qui à la longue peut emmener le dépérissement. C'est elle qui sévit si impitoyablement sur nos jeunes soldats ; on la connaît sous le nom de nostalgie de νοστος, retour, et de γχψος, douleur. On ne peut lui attribuer d'autre cause qu'une affection triste de l'âme. Ces jeunes gens, tirés pour la plupart des campagnes, où ils menaient une vie douce et tranquille, exempts de tout souci, n'ayant le plus souvent d'autre maître que leur propre volonté ; se voyant tout-à coup transportés au milieu des villes tumultueuses avec des camarades moqueurs et impatients de leur faire dépenser l'argent qu'ils ont ou qu'on leur suppose, leur font endurer les plus cruelles tortures. A peine arrivés à l'armée, ils sont obligés d'obéir et de soumettre à la voix menaçante des supérieurs, eux qui dans leur foyers vivaient avec leurs familles, à l'abri de tout reproche ; destinés à embrasser par force la carrière militaire, ils simulent mille maladies pour s'en affranchir, et leur supercherie tôt ou tard dévoilée, ils sont conduits de prison en prison où ils tombent malades, pour être ensuite transportés dans un hôpital. Arrivés dans ces lieux d'asile où ils trouveraient tout ce que la piété la plus douce et la plus compatissante pour-

raient offrir, ils continuent à s'y chagriner plus que partout ailleurs. L'idée seule d'habiter un endroit qui ne devrait être destiné d'après eux qu'à la pauvreté et aux personnes qu'une mauvaise conduite aurait rendu malades, surpris d'avoir affaire avec des infirmiers moins sensibles qu'ils ne s'y attendaient, la vue d'un ami qui est en proie aux plus vives douleurs, la présence du cadavre d'un autre que l'on n'a pas encore enlevè, ces pauvres malheureux sont tellement touchés de ces diverses émotions, que les maladies qu'ils portent sont aggravées par l'affaissement du système nerveux, qu'on ne parvient que très-difficilement à tcombattre par des remèdes pharmaceutiques.

Pour rendre la vie à ces infortunés qui meurent victimes de la tristesse, ce qu'il y aurait de mieux à faire, ce serait de les renvoyer dans leur pays natal : combien de conscrits ne la conserveraient-ils pas, si le médecin avait pu leur dire, sans les tromper, vous irez voir votre pays ! Mais malheureusement ils savent bien qu'il n'est pas au pouvoir du maître de l'art de leur procurer cette satisfaction. Ce dernier doit alors avoir recours à une autre source de moyens moraux. C'est la médecine du cœur qui doit lui servir ; il doit s'entretenir avec eux de leur patrie, leur en exagérer les jouissances qu'ils pourraient y trouver, flatter leur enthousiasme et leur admiration.

En général, afin de réparer les ravages que des idées ustes peuvent avoir causés, il faudrait leur en subs-

tituer de plus agréables. Il est urgent d'avoir fait une étude spéciale du caractère de son malade, et de ses habitudes de sa position seule. Le savoir et l'habileté ne suffiront pas toujours au médecin pour parvenir à ce but ; il faut qu'il sache s'emparer de la confiance de son malade, pénétrer dans son cœur, en découvrir les plis et les replis les plus cachés, en un mot, prendre part à ses peines. *Sivis me flere dolendum est primum ipsi tibi.*

Les remèdes moraux ne sont pas les seuls à mettre en usage d'une manière efficace ; nous en trouvons de bien précieux encore dans le monde extérieur. Combien de personnes qui végétaient à peine, mais auxquelles un long et agréable voyage a rendu la fraîcheur et l'embonpoint qu'elles avaient perdu ; des aliments pris en petite quantité, des analeptiques, un vin pur et vieux, tous les stomachiques, peuvent procurer des effets merveilleux. La liberté du ventre mérite aussi de fixer l'attention du médecin praticien.

D'après le faible tableau que nous venons de faire de la tristesse, l'on doit juger qu'elle doit être employée comme moyen curatif dans un bien petit nombre de maladies. Alibert dit cependant n'avoir pu obtenir la guérison d'une dame, qui portait un goître très considérable, qu'à la suite de violents chagrins : il rapporte encore quelques maladies de la peau guéries par son influence.

DE LA JOIE.

La joie est un sentiment agréable que nous fait éprouver la possession d'un objet présent, ou bien l'espoir de l'acquérir un jour.

Cette passion mérite d'occuper un des premiers rangs parmi celles que nous avons dit être salutaires ; elle produit des effets toniques et stimulants sur tout notre agrégat ; tant qu'elle est modérée, elle accélère légèrement la circulation ; elle rend plus actives toutes les sécrétions ; on respire plus librement ; il se fait un mouvement du centre à la périphérie ; la face se colore, le sourire apparait sur nos lèvres, les yeux brillent d'un nouvel éclat ; l'on voit alors le contentement se peindre sur toute la physionomie. Le cœur est le siége de vives émotions ; en un mot on jouit de la plénitude de la vie ; il semble qu'un sentiment de plaisir et de bonheur soit attaché à l'accomplissement de toutes les fonctions ; l'appetit devient meilleur ; le sommeil plus long et plus tranquille.

Si les effets de la joie sont si avantageux sur l'homme dans l'état physiologique, l'expérience démontre chaque jour qu'elle a opéré de nombreuses guérisons chez l'homme malade. Le prince de Saxe-Veïmar était habitué à réssentir, à midi précis, les prodrômes d'une fièvre double tierce qui, depuis long-temps avait résisté à tous les médicaments. Hufeland avance, un jour, son horloge de deux heures, et la joie qu'éprouva le prince de ce qu'il n'avait pas eu son accès à l'heure indiqué fut telle qu'il n'en eut plus dans la suite.

M. Golfin nons a rapporté que Pétiot, ancien professeur de clinique de cette faculté, n'avait pu, avec les moyens pharmaceutiques, guérir une dame de de cette ville, qui avait une fièvre intermittente très rebelle, et qu'il y avait réussit, en cédant aux instances, plusieurs fois réiterées que cette femme avait manifesté d'aller visiter sa tante dans le nord de la France. La joie qu'éprouva cette malade de ce que son médecin condescendait à sa demande fut si grande qu'elle ne vit plus aucun accès.

Pechlin a vu des goutteux dont les douleurs étaient suspendues, toutes les fois qu'ils étaient égayés par une passion agréable.

C'est principalement dans les maladies chirurgicales où le médecin opérateur, doit s'efforcer de procurer

de douces émotions à son malade, de lui éviter tout ce qui pourrait l'abattre ou le décourager.

Sous l'influence d'une joie modérée, le médicament agit mieux, les plaies tendent plus vite à se cicatriser; une parole, divers procédés, une certaine manière de faire, peuvent avoir les plus heureux résultats.

On voit dans une thèse présentée devant la faculté de médecine de Paris, par (Edouard Petit), en l'an 11, de l'influence des affections morales sur les maladies chirurgicales des armées, une observation qui n'a pas besoin de commentaire pour attester ce fait.

« J'ai soigné pendant long-temps un dragon du » 2me régiment, qui avait une ulcère à la jambe droite, » à la suite d'un coup de feu reçu à la bataille de » Zurich; chaque fois que, par suite du manque de pro- » cédés de ma part ou de celui des servants, le » malade se mettait en colère, la gangrène s'em- » parait de sa jambe; m'étant aperçu de cette cir- » constance, je changeai de conduite, et mes égards » m'ayant donné un grand empire sur lui, j'attribuai sa » guérison autant à cet ascendant qu'aux médica- » ments que je mis en usage. « M. Estor, nous » a rapporté (dans ses leçons) qu'aux journées de » Juillet 1830, , Dupuytren avait observé que les » plaies faites aux vainqueurs avaient été plutôt cica- » trisées que celles qui étaient survenues aux vaincus.

Jusqu'ici nous avons examiné la joie comme un excellent moyen moral que le médecin pourra mettre en jeu; mais il faut une grande délicatesse et un discernement fin, pour savoir la procurer lorsqu'elle sera nécessaire, et la modérer lorsqu'elle pourrait entraîner à sa suite des accidents facheux; car, il peut se faire que l'âme, remplie d'une joie extrême et inattendue, se concentre tellement en elle-même quelle ne puisse plus réagir pour manifester au dehors ce qui se passe dans son intérieur, et qu'alors, ne lui étant plus permis de transmettre à nos organes leur vitalité, ceux-ci ne puissent plus fonctionner, que la vie reste ainsi suspendue pendant quelque temps, et que si cet état persiste, elle s'anéantisse entièrement. Les observateurs fournissent des exemples qui demontrent que l'on peut mourir d'une joie excessive.

Un célèbre professeur de cette faculté nous a cité, d'après Sauvages : Une demoiselle de Montpellier, qui aimait éperdument un jeune homme avec qui elle devait se marier; mais divers obstacles étant survenus en différentes reprises, le mariage ne put se réaliser que long-temps après; enfin le moment arrivé, cette jeune personne expira, en opposant son seing sur le registre.

L'AMOUR.

L'amour est un ensemble de circonstances, qui fait qu'une personne s'attache à une autre, soit par rapport à des qualités physiques, soit par rapport à des qualités morales. Retenu dans des bornes limitées, l'amour est la cause des plus belles actions ; il répand sur l'homme un état de santé, une châleur bienfaisante, en activant la circulation ; les facultés intellectuelles sont agréablement exaltées. La personne dominée par cette passion ne peut se contenir; elle éprouve le besoin de porter dans le cœur d'un autre un poids qui surcharge le sien. Par son heureux emploi, le médecin a souvent guéri la consomption, la mélancolie et quelques affections spasmodiques. Que de malades chez lesquels un médicament offert par une personne qu'ils détestaient, a exaspéré leur état ! tandis que chez d'autres, le même médicament a obtenu le plus grand succès, présenté par une personne qui était chère à leur cœur.

« Que de jeunes beautés, dit Virey, sans l'amour » se fussent fanées à la fleur de leurs ans dans la dou- » leur et le chagrin «

Combien de jeunes gens qui auraient été moissonnés au printemps de leur vie, si l'amour ne les avait soutenus auprès d'un péril si imminent.

« Tissot en cite un fait bien remarquable : un homme » était dans un état de consomption désespéré, lors- » qu'une femme charmante prit pitié de son sort et » lui prodigua mille soins; le malade touché de tant de » preuves de bonté, l'aima aussitôt. A son tour la pitié » dela jeune femme changea bientôt en un sentiment » plus tendre ; et un amour heureux et satisfait rendit » aussitôt au malade toute sa santé; des portes du tom- » beau, il passa au temple du bonhenr, sans autre » remède que l'influence d'une passion forte et heu- » reuse. »

Cette passion qui est si favorable au rétablissement de la santé, lorsqu'elle est suivie d'une douce et tranquille volupté, peut produire de grands désordres, lorsqu'elle est portée à l'excès. Beaucoup d'hommes sont morts sur le sein d'une jeune épouse ou d'une amante adorée. Dionis, dans son traité des morts subites, cite plusieurs exemples.

Blaud raconte qu'une femme de 23 ans, et qui avait toujours joui d'une bonne santé, fut prise d'une chlorose, le jour qui suivit la première nuit de ses noces.

« En considérant, dit Miquel, cette passion brûlante, » comme cause de maladie, quelle foule de nuances » intermédiaires entre les diverses affections qu'elle

» produit ! quelle distance prodigieuse entre la simple » palpitation du cœur et la fureur utérine, entre la pâ» leur intéressante de la chlorose et la dernière période » de la phthysie ! «

Il est inutile que nous nous arrêtions davantage à faire connaître les facheux résultats de cette passion. Ne les voyons nous pas tous les jours? Les personnes, tourmentées par l'amour, cherchent à fuir la société ; elles deviennent indifférentes pour tout ; l'inquiétude, le chagrin s'empare de leur existence ; leur figure se ride, leurs yeux deviennent languissants ; ils ne prennent aucune nourriture; il leur est impossible de gouter un instant le sommeil. Enfin arrivent le désespoir, l'hypocondrie, l'hystérie, l'érotomanie et la nymphomanie. M. Ribes, (dans son cours 1839, nous a dit que la mort pouvait être la conséquence d'une telle passion ; je vais rappeler le fait aussi brièvement que possible.

C'était la fille de service d'un traiteur de Montpellier, qui chérissait un boulanger de Nisme ; celui-ci bien loin de partager son attachement, se maria avec une autre personne. A peine la fille de service eut-elle appris qu'elle avait été trompée dans son attente, qu'elle perdit aussitôt l'appétit ; de violentes palpitations de cœur se déclarèrent ; on leur opposa en vain les remèdes les plus appropriés ; la passion continua à faire ses ravages, et la jeune personne ne peut survivre que quelques jours après.

Déplorable condition de l'espèce humaine ! Pourquoi faut-il que la volupté la plus pure, cette jouissance à laquelle aucune autrene peut être comparée, que cet amour dont la divinité pénètre nos âmes, ce feu sacré que la religion même fait bruler sur l'autel le plus auguste de la nature, devienne la perte des malheureux mortels qu'il enflamme ?

LA PEUR.

La peur consiste dans un saisissement prompt de notre être, occasionné par l'image d'un mal réel ou fictif, qui peut durer plus ou moins long-temps.

C'est une de ses passions dont on ne saurait regarder les effets comme très-facheux sur l'économie ; la face palit, la lèvre inférieure s'abaisse ; il se fait un mouvement de la ciconférencevers le cœur ; la respiration ne se fait que par saccades, le pouls est vibratile ; la parole entrecoupée, tous les mouvements désordonnés ; aussi les auteurs du plus grand talent : tels que Barthez, Tissot, Déssault, ont rapporté une infinité de cas d'épilepsie, de paralysie, de surdité, de catalepsie, d'aphonie, de choléra, dont la peur avait été l'origine.

La détumescence subite des mamelles, chez les

nourrices, peut survenir à la suite de la peur ; Bordeu cite l'exemple d'une femme, qui, ayant laissé tomber par mégarde, son enfant de ses bras, incertaine sur les suites que cette chute pouvait avoir, et flottant entre la crainte et l'espérance, sentait alternativement ses mamelles s'affaisser ou se remplir de lait, suivant qu'elle apercevait en son nourrisson des signes de faiblesse ou de vigueur.

On lit, dans les actes de Copenhagues, une observation tres-singulière. Un marchand souffrait depuis quelques jours d'un violent mal du tête qui ne lui laissait pas de repos ; le médecin de ce malade lui proposa un cautère au bras ; après avoir employé tous les moyens, il lui dit que cette opération devait être précédée d'un coup de bistouri. A peine, le médecin eut-il posé l'extrémité de son doigt sur l'interstice du deltoïde, que prenant les doigts de l'opérateur pour la pointe du bistouri, il jeta un cri, et tomba en syncope, il fut plus d'une heure à reprendre l'usage de ses sens.

Ambroise Paré raconte que toutes les fois que l'on tirait le canon, les blessés quil'entendaient, éprouvaient un soubressaut, se plaignaient de vives douleurs de tête, les chairs devenaient blafardes et en mauvais état, la fièvre survenait et les malades périssaient.

On trouve dans la thêse d'Édouard Petit, qu'un étudiant en médecine, étant obligé de faire un voyage, se trouva la nuit dans une foret ; la peur s'empara si vivement

de lui, qu'il éprouva un sentiment d'oppression ; il en survint un anévrisme de l'aorte dont il mourut.

Après les faits mentionnés ci-dessus, l'on serait emmené à croire que la peur ne peut jamais être employée comme moyen thérapeutique, c'est ce qui est démenti par le fait de Boerhaave, déjà mille fois cité, qui, voyant dans l'hôpital de Harlem, des attaques d'épilepsie, se propager par imitation parmi toutes les femmes qui y étaient renfermées, fit placer, pour les arrêter, au milieu des salles, de grands réchauds contenant de fers rouges au blanc, menaçant de brûler celles qui s'aviseraient d'avoir une nouvelle attaque. La terreur qui leur fut imprimée par cette menace fut si forte qu'on ne vit plus aucune attaque.

La peur a guéri la goutte, la folie. M. Esquirol en a observé un grand nombre d'exemples ; elle a dissipé le hoquet ; elle a calmé de violentes odontalgies.

Marjolin cite une observation où la peur de subir l'opération, suffit pour faire rentrer une hernie qui n'avait pu être réduite.

Il n'est pas jusqu'aux fièvres intermittentes qui n'aient été guéries.

On lit un exemple où une hémorrhagie a été suspendue par la peur, (Petit).

«Un homme âgé de quarante ans et d'une faible cons-
» titution, attend au moulin le moment de faire moudre
» son blé; la curiosité le porta à voir comment cela s'o-
» pérait; il monte sur le tambour de la meule pour regar-

» der dans la trémie; les rennes de la bride de son cheval
» qu'il avait autour de son bras, se prennent dans la,
» cheville qui tient au pivot de la roue; elles sont
» roulées dessus, l'homme est renversé par terre; elles
» continuent à se tortiller sur le moyeu; l'avant-bras
» est fracturé à sa partie inférieure; puis à sa partie
» moyenne; les moyens d'union avec le bras se dé-
» chirent, et au moment où l'on s'aperçoit de l'accident,
» l'avant-bras ne tient plus au bras que par une petite
» portion de peau, et à sa partie postérieure un seul
» coup de bistouri suffit pour séparer ces deux parties :
» la peur est si grande que depuis le moment, sept heures
» du matin jusqu'à quatre heures après-midi, que je fis
» l'amputation, le blessé ne perdit pas de sang; ce fut
» à cette heure seulement qu'il commença à en perdre.

Ici se termine, illustres Professeurs, le travail que j'ose soumettre à vos lumières; je n'ai pu me dissimuler la tâche importante que je m'étais imposée. Votre indulgence et vos bontés y ajouteront seuls quelque prix. Fier d'avoir appartenu à votre école, et d'avoir mérité vos suffrages, je consacrerai le reste de ma vie à la conservation de mes semblables.

QUESTIONS TIRÉES AU SORT.

SCIENCES ACCESSOIRES.

De la Capillarité, considérée comme moyen d'expliquer les absorptions.

Pour traiter méthodiquement la question ainsi posée, nous pensons qu'il est à propos d'exposer préalablement les principaux phénomènes capillaires, et d'en faire connaître les causes; or les phénomènes, dont nous avons à parler dans ce cas, ne seront pas nombreux.

1°. Lorsqu'un corps est en partie plongé dans un liquide, ce liquide s'élève ou s'abaisse autour du corps, en présentant une surface concave dans le premier cas et convexe dans le second ; il est quelque corps, mais un très-petit nombre, autour desquels le liquide conserve son niveau : tel est l'acier poli que l'on plonge dans l'eau.

2°. Si l'on plonge dans un liquide deux corps autour desquels ce liquide s'élève ou s'abaisse, l'élévation ou la dépression est d'autant plus grande que l'espace qui se trouve entre ces deux corps, est moindre.

3°. Si, au lieu de deux corps, on plonge dans un liquide un tube dont le diamètre intérieur n'excède pas deux centimetres, le liquide s'élève ou s'abaisse dans l'intérieur, d'autant plus que le canal est plus étroit. Ici encore la surface du liquide présente une concavité quand il s'éléve, et une convexité quand il s'abaisse dans l'intérieur du tube.

4°. On a remarqué que les corps autour desquels, ou les tubes dans l'intérieur desquels s'élevait un liquide, étaient précisement ceux qui sont susceptibles d'en être mouillés, et que les corps, au contraire, autour ou dans l'intérieur desquels le liquide s'abaissait, étaient ceux que le liquide ne peut mouiller.

5°. On s'est encore aperçu que ces phénomènes ont également lieu dans l'air et dans le vide, et que dans un même tube les liquides ne s'élèvent pas à des hauteurs proportionnelles à leur légèreté spécifique ; c'est ainsi que l'eau dans des tubes de verre s'élève plus que l'huile.

De ces observations on a facilement déduit la cause des effets capillaires. En effet, de ce que les phénomènes capillaires ont lieu dans le vide comme dans l'air, et de ce que l'ascension des liquides n'est point

en raison inverse de leur densité, il résulte évidemment que l'action de l'air n'est pour rien dans la production de ces phénomènes, et qu'ils ont leur raison dans l'action du liquide lui-même et dans celle qu'il exerce sur la substance du tube. Ainsi, quand l'attraction mutuelle des molécules du liquide est plus faible que l'attraction des corps qui y sont plongés, le liquide est attiré jusqu'à une certaine distance au dessus de son niveau, et alors il se forme auprès du corps une légère concavité. Le liquide se trouve donc sollicité en cet endroit par une force moindre que celle qui agit sur la surface plane située plus loin, et le liquide doit conséquemment s'élever jusqu'à ce que l'équilibre soit rétabli. Si deux corps sont assez rapprochés pour que leur concavité se rencontre, il se forme entr'eux une seule concavité plus profonde, et le liquide s'élève plus haut entre ces deux corps qu'il ne s'élève extérieurement; or, un tube étroit, pouvant être consideré comme une suite de lames unies entr'elles, nous avons par là l'explication de l'ascension du liquide dans les tubes capillaires. Lorsqu'au contraire l'action mutuelle des molécules liquides est plus forte que l'attraction des corps qui y sont plongés, il se forme entre les deux corps ou dans l'intérieur des tubes une surface convexe, et le liquide s'abaisse pour que l'équilibre existe. Il est facile maintenant d'expliquer comment agit la capillarité dans les absorptions. En effet, lorsqu'un corps percé de tuyaux capillaires est environné d'humidité, les particules de

la surface des corps tendent à rentrer dans son intérieur en vertu de l'attraction moléculaire ; le liquide est poussé du dehors en dedans, si le corps est susceptible d'en être mouillé. Ces phénomènes sont souvent modifiés ou contrariés par le calorique dans un grand nombre de corps, et par une réaction vitale chez les animaux.

ANATOMIE ET PHYSIOLOGIE.

Qu'est-ce qu'un Plexus nerveux ? Déterminer le mode suivant lequel se font les anastomoses nerveuses.

On appelle plexus nerveux (de *plecto*, j'entortille) l'entrelacement presque inextricable de plusieurs nerfs, qui, après s'être divisés et subdivisés un certain nombre de fois, entrent dans de nouvelles combinaisons tellement intimes, qu'ainsi formé, il est impossible de reconnaître quelles branches d'origine ont concouru à la production de telle ou telle branche de terminaison.

Pour déterminer le mode suivant lequel se font les anastomoses nerveuses, il faut seulement remarquer que les branches de ces mêmes nerfs, après avoir concentré leur action sur un même point, la transmettent aux parties environnantes qui se trouvent placées de diffé-

rentes manières : d'où l'on peut conclure que les anastomoses nerveuses se font, tantôt à anses, tantôt à angles plus ou moins aigus.

SCIENCES CHIRURGICALES.

Déterminer si une blessure est le résultat d'un accident. (Médecine Légale.)

Pour déterminer si une blessure a été faite par accident, les meilleures données qui peuvent guider le médecin expert, sont les suivantes ; il devra examiner, avec la plus scrupuleuse attention, la situation de la blessure, sa *nature*, sa *profondeur*, et sa *direction*. Quant à la situation, il est certaines parties de notre corps que nous ne pouvons atteindre que difficilement avec la main non armée, ou armée d'un instrumen quelconque. On verra, si elle a été pratiquée près d'un organe essentiel à la vie, ou bien près d'un vaisseau dont l'ouverture peut compromettre la vie. On doit prêter une attention non moindre à l'instrument qui a causé la blessure. En effet, nous voyons, le plus souvent, que les personnes, qui, par vengeance ou pour tout autre motif, veulent se faire des blessures, se servent

plutôt des instruments tranchants, bien rarement des piquants ; ils se gardent surtout de se servir des instruments contondants, parce qu'ils seraient moins sûrs et plus douloureux.

Profondeur : elle peut, à la vérité, avoir lieu aussi bien dans les plaies par accident, que dans tout autre; mais, en observant la *direction*, elle pourra beaucoup aider pour éclaircir cette question.

SCIENCES MÉDICALES.

De l'emploi des Vésicatoires dans le traitement des maladies de la peau.

La plupart des maladies de la peau ont pour but d'éliminer hors de l'économie tout ce qui pourrait lui nuire. Si le travail que la nature est obligée de faire dans ce cas, s'opérait d'une manière lente, et qu'il en survint de graves inconvénients qui pourraient mettre la vie du malade en danger, l'emploi d'un vesicatoire pourra procurer un grand soulagement. C'est ainsi que nous voyons tous les jours à l'hôpital, lorsque l'éruption de la petite vérole, ou de la rougeole est ralentie dans sa marche, et

qu'il y a à craindre qu'elle ne porte ses ravages sur quelque organe essentiel, l'application de ce moyen, comme dérivatif, avoir le plus heureux succès.

La suppression prompte d'une dartre peut aussi donner lieu à des suites très facheuses ; c'est ici mieux que partout ailleurs qu'il faut rappeler l'affection cutanée à son siège primitif, à l'aide d'un vesicatoire.

Il est cependant un grand nombre de circonstances où ces emplâtres sont plus nuisibles que salutaires. «Alibert a souvent reconnu que, si la masse géné-» rale des humeurs est impregnée du vice herpétique, » il survient constamment une dartre squameuse à l'en-» droit même de la peau où le vésicatoire a été » appliqué; cet épispastique est doué d'une vertu telle-» ment irritante, qu'il peut provoquer les accidents » les plus funestes chez les personnes les plus sensibles.»

FIN.

Faculté de Médecine de Montpellier.

PROFESSEURS.

MM.	CAIZERGUES, Doyen.	*Clinique médicale.*
	BROUSSONNET.	*Clinique médicale.*
	LORDAT.	*Physiologie.*
	DELILE.	*Botanique.*
	LALLEMAND.	*Clinique chirurgicale.*
	DUPORTAL, Président.	*Chimie médicale et Pharmacie*
	DUBRUEIL	*Anatomie*
	DELMAS.	*Accouchements.*
	GOLFIN.	*Thérapeut. et Matière médic.*
	RIBES.	*Hygiène.*
	RECH.	*Pathologie médicale.*
	SERRE, *Suppléant.*	*Clinique chirurgicale.*
	J.-E BÉRARD.	*Chimie génér. et Toxicologie*
	RENÉ.	*Médecine légale.*
	RISUENO D'AMADOR.	*Pathologie et Thérapeut. gén.*
	ESTOR, *Examinateur.*	*Opération et Appareils.*
	.....	*Pathologie externe.*

Auguste Pyramus de CANDOLE, professeur honoraire.

AGRÉGÉS EN EXERCICE.

MM.	MM.
BATIGNE, *Examinateur.*	JAUMES, *Suppléant.*
BERTIN.	POUJOL.
LAFOSSE, *Examinateur.*	TRINQUIER.
DELMAS fils.	LESCELLIERE-LAFOSSE
VAILHÉ.	FRANC.
BROUSSONNET, fils.	JALLAGUIER.
TOUCHY	BORIES

La Faculté de Médecine de Montpellier déclare que les opinions émises dans les Dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

DES PLAIES PÉNÉTRANTES N° 1

DE LA POITRINE,

ET DE LEUR TRAITEMENT.

THÈSE

présentée et publiquement soutenue à la Faculté de Médecine de Montpellier,

LE 24 FÉVRIER 1840,

PAR

JULES-JULLIEN BALLAIS,

de CHATEAUBRIANT (Loire-Inférieure),

Membre correspondant de la Société de médecine et de chirurgie pratiques de Montpellier,

Pour obtenir le Grade de Docteur en Médecine.

MONTPELLIER,

Chez JEAN MARTEL AÎNÉ, imprimeur de la Faculté de médecine,
près la Place de la Préfecture, 10.

1840.